

**CLASSIQUE** Samedi 12 avril 2014

## David Greilsammer, baguette rythmée et incisive

Julian Sykes

**Au BFM de Genève jeudi soir, le chef israélien a dirigé avec succès le Geneva Camerata, au côté du contre-ténor allemand Andreas Scholl**

David Greilsammer avait le sourire aux lèvres, jeudi soir au Bâtiment des Forces Motrices de Genève. Le chef et pianiste israélien vit une belle aventure avec le Geneva Camerata, fondé il y a un an. Une chose est sûre: le courant passe infiniment mieux avec ces musiciens-là – pour la plupart très jeunes – que du temps où il dirigeait l'Orchestre de chambre de Genève. Tous ont l'air motivés, jouant avec une complicité qui se ressent rien qu'en les regardant.

Cet esprit de jeunesse transparait dans les interprétations. David Greilsammer lui-même semble avoir gagné en assise, plus cohérent dans sa programmation et moins systématiquement agité dans ses gestes qu'il y a quelques années. Accompagnant le contre-ténor Andreas Scholl en deuxième partie, le chef israélien a commencé par diriger trois symphonies au climat très «Sturm und Drang» («Tempête et Passion»), bien que les œuvres réunies ici n'appartiennent pas directement à ce mouvement musical et littéraire des années 1770.

La Symphonie No 10 en si mineur est typiquement du jeune Mendelssohn. Les cordes du Geneva Camerata y affichent une saine virtuosité et une belle étoffe expressive. L'approche est rythmée, avec un premier thème tendu et nerveux, auquel répond un second thème lyrique et chantant. L'articulation se veut mordante, avec des contrastes bien marqués, jusqu'à une coda très rapide et échevelée.

David Greilsammer poursuit sur sa lancée avec la Symphonie en ré mineur opus 12 No 4 «La casa del diavolo» de Boccherini. A nouveau, l'alternance entre des phrasés incisifs et des passages finement nuancés – avec des contre-chants aux altos et aux violoncelles dans le mouvement lent – colle à l'esprit de cette musique. Le finale est impétueux et survolté. Il reste à voir ce que David Greilsammer et ses musiciens pourraient accomplir dans des œuvres au format plus large.

## **Un timbre pur, à la palette dynamique limitée**

Après la Symphonie en sol mineur Opus 6 No 6 de Jean-Christien Bach, Andreas Scholl entre en scène pour des airs de Händel tirés de l'opéra Rodelinda . Le contre-ténor allemand – que l'on associe davantage à l'oratorio qu'à l'opéra – met un peu de temps à chauffer sa voix. On est d'abord frappé par le relatif manque de puissance sonore qu'il dégage. La palette dynamique n'est pas très large non plus, quand bien même la voix fleurit sur certaines notes, dans l'aigu en particulier. Ces notes tenues, très pures, sans vibrato, font leur effet dans la pièce contemporaine Menti dormi de l'Israélien Matan Porat (commande du Geneva Camerata) et l'air «Ombra mai fu» de Händel, donné en bis. L'air de fureur «Vivi tiranno» de Rodalinda , aux vocalises bien négociées, manque de fiel.

En second bis, Andreas Scholl chante à nouveau la création contemporaine de Matan Porat destinées à s'insérer dans la matrice des airs de Händel. L'élégance de la ligne, la rondeur du timbre épousent bien ce langage consonant, assez plaisant, mais sans surprise, qui rappelle Copland et Britten pour ses couleurs harmoniques. Quelques traits «couinants» aux violons apportent un (faux) semblant de modernité dans la section centrale, l'œuvre ne collant en rien à l'esprit de 2014. Elle ramène plutôt au passé, avec ces soupirs aux violons et un solo de hautbois qui est le meilleur de la pièce.